

Des nouvelles de l'origine du monde

Claude Léger

De L'Origine du Monde

Pour fêter l'an neuf, j'ai souhaité rompre cette fois-ci avec la référence de ma chronique à l'« immonde », et, pour ce faire, retourner à l'origine de tout le monde, au sens inverse du *Here Comes Everybody* de Joyce. Je ne ferai pas au lecteur l'injure de décrire le tableau de Gustave Courbet, intitulé, avec majuscules s'il vous plaît : *L'Origine du Monde* ¹, non pas qu'il soit indescriptible, bien au contraire. Mais il faudrait alors faire à son sujet des « exercices de style » à la manière de Raymond Queneau ² et décrire le tableau en style télégraphique (aujourd'hui texto), botanique, zoologique, médical, gastronomique, exclamatif, olfactif, gustatif, tactile, injurieux, impuissant, mathématique, probabiliste, précieux, inattendu, etc. J'en passe, et des meilleurs, dans la mesure où il y en a quatre-vingt-dix-neuf. Il serait assurément prétentieux, présomptueux, outre-cuidant, emphatique, pharaonique, ampoulé, pindarique, amphigourique et, pour tout dire, obsessif de consacrer cette chronique et nécessairement quelques autres à la description de *pudenda* généreusement offertes au regard de l'amateur d'une peinture à la limite des *curiosa*, telle que Courbet réalisa celle-ci en 1866, en se servant d'un modèle sur l'identité duquel les supputations n'ont pas tari, en raison de la couleur de la toison pubienne qui s'y expose.

Si je me refuse à faire l'injure de cette description au lecteur, c'est, bien entendu, parce que je le suppose lacanien, et à ce titre – enfin, s'il s'agit d'un titre – n'être pas sans savoir que le tableau de Courbet fut la propriété de Jacques Lacan de 1954 à sa mort. Il n'est d'ailleurs pas certain qu'il fut juridiquement sa propriété, mais cela

1. On peut voir le tableau et ses entours à la rétrospective Courbet au Grand Palais jusqu'au 28 janvier 2008. Sinon, il est exposé de façon permanente dans les collections du musée d'Orsay.

2. R. Queneau, *Exercices de style*, Paris, Gallimard, 1947.

nous importe peu. Il suffit de savoir qu'il en avait la jouissance. De toute façon, le lecteur peut se reporter aux ouvrages de messieurs Teyssède et Savatier référencés ci-après ³, lesquels narrent dans le détail les tribulations du tableau, que certains considèrent comme une « icône », et de ses propriétaires successifs. Celui qui retiendra notre intérêt est le dernier de la liste, avant que le tableau ne revienne à l'État, à titre de dation, en 1995.

Lorsque j'é mets l'hypothèse que le lecteur lacanien est au fait de cette historiette, j'ai bien conscience de ravalier ce qualificatif à un niveau qu'il ne mérite sans doute pas. Et cependant, qui pourrait, par exemple, se prétendre freudien tout en ignorant le goût prononcé du fondateur de la psychanalyse pour les antiquités égyptiennes, lorsque l'on sait que Freud se servit à plusieurs reprises de ce que lui inspira la mythologie de l'Égypte ancienne pour construire la mère phallique à partir de Mout, le vautour maternel, ou encore la thèse du Moïse égyptien avec le monothéisme d'Akhnaton.

Le lecteur lacanien va sans doute m'entendre venir avec mes gros sabots. Puisque Freud a pu être « inspiré » par le bric-à-brac de statuettes égypto-helléniques qui lui faisaient face sur son bureau, doit-on également penser que le sexe qui contemplait Lacan dans sa résidence secondaire, un fois dégagé de son cache « massonique », fut une même source d'inspiration ? Cela vaut-il une exégèse, voire une thèse de doctorat ? En tout cas, cela nous vaut une centaine de pages du *Roman de l'Origine* de M. Teyssède, au long desquelles celui-ci déploie les « dialogues » de Lacan et du Tableau. Si l'on songe que cet état contemplatif aurait duré près de trente ans, on ne sera pas surpris d'apprendre que l'auteur y repère l'origine des réflexions de Lacan sur la Vérité (les grandes lèvres qui parlent ?), le dévoilement du phallus, la schize de l'œil et du regard, la topologie des surfaces, des graphes et même des nœuds. Il n'est jusqu'à « LOM », dont Lacan « faunétise » l'homme dans « Joyce le symptôme », où Teyssède n'aille décrypter les initiales du Tableau. Pour le reste, ce ne sont que secrets de famille éventés depuis belle lurette.

3. B. Teyssède, *Le Roman de l'Origine*, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Gallimard, 2007 ; T. Savatier, *L'Origine du Monde, Histoire d'un tableau de Gustave Courbet*, Paris, Bartillat, 2006.

Puisque mon propos voulait éviter pour une fois de faire de l'« immonde » un objet de trituration, j'aimerais rapporter une anecdote à propos d'un autre peintre, qui n'était pas avare d'œuvres érotiques, puisqu'il s'agit de Picasso. Interviewé en 1959 à l'occasion de la présentation de la fresque qui lui avait été commandée pour le « palais de l'UNESCO », et à laquelle il donna finalement le titre de *La Chute d'Icare*, Picasso fournit de façon laconique les indications suivantes : « Ça m'a pris des mois ! Je voulais d'abord peindre mon atelier, au milieu duquel il y aurait eu un tableau en cours. Et puis, petit à petit, le tableau a envahi l'atelier. »

De *L'Origine du Monde* à *La Chute d'Icare*, un siècle entier s'est écoulé et s'est même écroulé. Courbet n'avait pas résisté, lui non plus, à peindre son atelier, dont il avait fait le centre de son monde. Le modèle qui en était la tache lumineuse, la robe chue à ses pieds, gardait cependant son sexe à l'abri des regards et penchait sa tête vers le tableau où elle rêvait de figurer : un paysage. Il n'est pas surprenant qu'André Masson ait eu l'idée de composer un paysage pour servir de cache au Courbet de Lacan, une « terre érotique » qui dessinait les contours de *L'Origine du Monde*⁴. En y regardant de près, de loin, donc à deux fois, n'est-ce pas la barbe de Courbet qu'on y voit ?

On pense alors au tableau de Magritte intitulé *Le Viol*, qui représente une tête de femme dont le visage est un tronc : les seins à la place des yeux, le nombril en guise de nez et la toison pubienne pour la bouche – ou bouc ? N'oublions pas non plus que, dès 1930, Magritte avait découpé en cinq parties, dont une, génitale, un nu féminin exposé dans cinq cadres distincts, sous le titre *L'Évidence éternelle*. Enfin, *L'Origine du Monde* circula dans les années 1940 grâce à un faux attribué par la suite au même Magritte. On a su que le peintre belge arrondissait ses fins de mois en ces temps de misère en fabriquant des faux, et en particulier des Picasso.

4. André Masson, exilé aux États-Unis pendant la guerre, y créa ses fameux paysages anthropomorphes, dont *Terre ensemencée* et *Il n'y a pas de monde achevé* (1942).